« L'alphabétisme au pluriel, la guérisons au pluriel: des guérisseurs N'ko en tant que négociants culturels et entrepreneurs urbains à Kankan et à Bamako »

le 20 avril 2011

Joseph Hellweg Department of Religion Florida State University, Etats-Unis	Sory Kourouma Département d'Economie l'Université de Kankan, Guinée-Conakry

Colloque MANSA
Ouagadougou/Bobo-Dioulasso
Burkina Faso
juin 2011

Remerciements

Les auteurs veulent remercier les collègues suivants de l'Université de Kankan d'avoir lu et commenté sur le manuscrit : Boubacar Siddy Diallo (Département de Géographie), Mamadou Oury Sow (Département de Sociologie), et Lamine Touré (Département d'Economie).

I. Introduction. L'alphabet N'ko joue un rôle de plus en plus important dans la guérison à Kankan, à Conaky, et à Bamako. Selon les critères de Massé (1995 : 229-230), la guérison N'ko comprend le savoir « populaire » médicale autant que le savoir « savant » scientifique—l'homéopathie et la biomédecine, respectivement—grâce à l'alphabet dans laquelle son créateur, Solomana Kanté, a traduit en Mandénkan des idées tirées des deux approches (voir Amselle 1996). Il a écrit autant de livres sur la science que sur l'histoire et la sagesse africaine, reliant les deux dans un même système d'écriture.

De plus, les guérisseurs qui écrivent en N'ko participent au troisième monde du savoir médical identifié par Massé : le « bourgeois ». En ville, ils se comportent en tant qu'entrepreneurs, profitant de la commodification de leur savoir en le vendant.[1] Ils tiennent leurs propres moyens de production. Ils écrivent, reproduisent et vendent des livres en N'ko. Ils fabriquent et font la publicité de leurs médicaments en suivant le manuel de guérison, le *Wanaa*, écrit par Solomana Kanté, et ils enseignent le N'ko dans leurs propres écoles. En même temps, rien ne les empêche d'intégrer des outils de la biomédecine tel que le tension-mètre ou des tests de grossesse dans leurs diagnostic, non seulement pour imiter le savoir scientifique mais pour le concurrencer. En ville, les guérisseurs N'ko « oscillent » (Amselle 1990) parmi tous ces mondes avec panache.

Nous commencerons cette communication en parlant de l'alphabet N'ko. Puis nous établirons un rapport entre lui et la guérison. Nous parlerons ensuite des guérisseurs avec qui nous avons travaillé. Puis nous discuterons de la manière dont ils diagnostiquent des maladies. Nous concluerons en constatant que l'alphabet N'ko ne crée pas seulement des textes mais des *contextes*. Elle facilite la combinaison de stratégies de guérison de la manière dont elle imite ou accompagne d'autres formes d'écriture déjà liées à la santé,

telle que celles utilisées dans la divination. Pour Kanté, le N'ko était un moyen de se connaître au delà du savoir colonial. Ensuite il est devenu une manière de se soigner indépendamment de l'Etat postcolonial.[2]

II. L'invention du N'ko, la réinvention de la guérison. Solomana Kanté naquit en 1922 dans le village de Soumankoï, situé à 7 km au nord de la ville de Kankan en Guinée.[3] Il fit des études coraniques et devint marabout. Dans les années 1940, il vécut en Côte d'Ivoire, dans l'ancienne capitale, Bingerville. Là il lut les mots écrits par un journaliste libanais, Kamal Marwa : « Des voix africaines ressemblent à celles des oiseaux—impossible à transcrire » (Oyler 2002).[4] Pour démentir Marwa, il inventa en 1949, après plusieurs échecs, un alphabet dans lequel il pouvait écrire sa propre langue, le maninkakan.[5] Il s'écrit de droite à gauche, comme l'arabe.[6] L'alphabet peut aussi transcrire toute autre langue du monde. Kanté appela le résultat, « N'ko », ce qui veut dire, « Je dis », en langues mandingues.

Kanté fit de l'aspect tonal de ces langues une préoccupation centrale dans l'orthographe et l'enseignement du N'ko (Oyler 2001 : 588).Dès le départ, alors, Solomana Kanté tâcha de créer un alphabet qui représentait mieux les capacités des voix et donc, quelque part, des corps africains. Cela se voit surtout au niveau de son traitement du ton. Pour ceux qui parlent les langues européennes, le ton semble être quelque chose d'ajouté aux homonymes pour changer leurs sens. Grâce au changement de ton, 'ville' devient 'cheval', la 'folie' devient 'poêle'. Mais Kanté a intégré le ton dans l'orthographe.

Au lieu de parler des trois tons—haut, bas, et modulé—identifiés par les linguistes, nous remarquons quatre dans le N'ko : normal, haut, modulé, et bas.[7] Lorsque les voyelles se rallongent, les tons se rallongent. La transcription linguistique ne marque

pas ce rallongement de ton. Elle ne fait que doubler la voyelle seulement. Dans le N'ko, on le marque de manière différente du ton sur une courte voyelle. Alors de trois tons on arrive à huit. Dès le départ, il y avait un étroit rapport entre l'alphabet N'ko et le souci de soi. Et curieusement, à Kankan et dans ses villages environnants, beaucoup de personnes qui enseignent le N'ko sont aussi des guérisseurs. En revanche, beaucoup de guérisseurs affichent un grand intérêt à l'égard de l'alphabet. Ce n'est pas par coincïdence.

Un jour, Sory, lui-même guérisseur, m'expliqua l'importance de l'alphabet.[8] Il dit qu'avec le N'ko on n'a pas besoin d'apprendre une deuxième langue—comme le français ou l'arabe—pour apprendre à lire et à écrire si on parle le maninkakan depuis l'enfance. Cela facilita l'alphabétisation. Dans le N'ko, il me dit, « Il n'y a pas de séparation entre l'alphabet et ses objets »—entre signifiés et signifiants. A titre d'exemple, Sory me raconta que les botanistes guinéens formés à l'université étudièrent les plantes selon leurs noms latins. Ceci posa problème lorsqu'ils arrivèrent sur le terrain à Kankan pour parler avec les guérisseurs. A Kankan, ils durent réapprendre tous les noms des plantes en maninkakan pour suivre les guérisseurs. « Ceux qui ont étudié le N'ko », il dit, « connaissent les noms directement ».

Il continua: les médicaments occidentaux sont amers et étrangers aux corps africains tandis que les médicaments locaux à base de plantes sont « basiques », ayant la qualité de bases chimiques, au lieu d'être acides. Par conséquent, il dit, les médicaments locaux sont mieux pour les corps africains. La biomédecine vint plus récemment en Afrique. Par contre, les médicaments N'ko furent connus pendant des générations à travers des connaissances transmises de famille en famille (voir le tableau n° 1 en bas).

Pour Sory, le lien entre l'alphabet et la guérison N'ko avait une valeur morale. L'alphabet N'ko était plus proche des langues, des esprits, et des corps africains, et était donc plus convenable pour eux dans l'education et dans la santé que le français, l'arabe, ou la biomédecine. Pourtant les Africains n'avaient pas besoin de poursuivre l'alpabétisation ou la guérison N'ko en excluant d'autres alphabets ou d'autres systèmes médicaux. Ils pouvaient toujours bénéficier des avantages du N'ko en combinaison avec les autres systèmes.

L'avantage principal du N'ko, c'est qu'au moins une partie des moyens de la production de son enseignement et de la guérison N'ko appartiennent aux producteurs, ce qui les constitue quelque part en petite bourgeoisie. Nanfo Diaby à Kankan, par exemple, produit et emballe ses propres médicaments à base de plantes locales. Il les vend dans ce qu'on appelle en français une « pharmacie N'ko ».[9] Il prépare, enregistre ou imprime sur cassette ou sur papier ses propres oeuvres sur l'alphabétisation N'ko ou sur les proverbes ou les contes maninka. Il dispose d'un ordinateur et d'une imprimante personnels par lesquels il rédige des documents en N'ko qu'il vend à sa pharmacie et à son école N'ko.

De même, à Bamako, mon professeur Souleymane Diabaté donne des cours de N'ko la nuit dans l'école franco-arabe de Daoudabougou, un quartier de la rive droite. Durant la journée, il vend des livres N'ko dans la librairie/pharmacie de son père, Adama, qui y vend des médicaments. Alors le N'ko est autant une entreprise polyvalente qu'un alphabet ou un mode de guérison. C'est cet aspect économique qui relie l'alphabet à la santé. L'autonomie de production des livres et des médicaments ouvre un espace d'entrepreneuriat indépendant pour les guérisseurs N'ko. A cet effet, les guérisseurs interviennent dans des domaines généralement réservés à l'Etat : l'éducation et la santé.

Leur formation ne suscite pas l'obtention d'un diplôme d'Etat, mais elle passe par l'alphabétisation quand même. Dans ce sens-là, ils concurrencent l'Etat.

Solomana Kanté a vu dans le N'ko une manière de reformuler la société. Il a écrit, « Yelen bada kun bo nalimun fakan sèbè di », ce qui veut dire, 'La lumière est apparue avec l'écriture de la langue de nos ancêtres'. Ou bien, « Kafa sèbènèn yelen ne kunfinya dibi farala », ou, en français, « C'est la lumière des oeuvres écrites qui combat l'ignorance ». L'image d'une lampe tempête brillante adorne souvent les livres et les pharmacies N'ko. Elle promet un nouveau siècle des lumières. Pour Kanté, l'écriture venait pour illuminer le monde et non pas seulement le refléter.

Kanté a donc écrit des ouvrages qui portent sur la géographie, l'histoire,[10] les mathématiques, la pédagogie,[11] la physique, et la religion. Il a traduit le Qur'an et les Hadiths. Il a aussi réuni des descriptifs de plantes médicinales et de traitements médicaux dits « traditionnels » dans un manuel médical appelé le *Wanaa*.[12] Ce manuel ne se vend pas dans des librairies. Il se transfère de guérisseurs en guérisseurs ou de guérisseurs en apprentis—tout comme le savoir non-écrit—mais pour un prix qui se négocie selon les rapports entre eux.[13] Donc le N'ko en tant qu'écriture et en tant que pratique englobe une diversité de connaissances et une diversité de manières de les gérer.

III. Les guérisseurs. Prenons le cas d'Amara Doumbouya, avec qui Sory a travaillé l'été dernier. Amara, âgé d'environ quarante ans, est né à Kankan. Il a deux femmes et six enfants. Il tient une pharmacie N'ko à Kankan depuis 2009. C'est une construction en métal positionné juste à côté d'un batiment commercial. Là il tient des consultations avec des patients. Il diagnostique leurs problèmes, et il vend des médicaments confectionnés de plantes. En même temps il est entrepreneur sur le plan

national. Avant de se réinstaller à Kankan, il habitait déjà Conakry depuis 1997. Il y gagna sa vie dans la guérison. C'est là où il eut une bonne réputation en tant que guérisseur, travaillant dans sa pharmacie dans un grand marché de Conakry. En 2007, il maria sa deuxième femme. Il la forma ensuite dans la préparation de plantes médicinales, comme il fit déjà pour la première. Cette deuxième femme gère sa pharmacie de Kankan dans son absence. Le petit frère de sa première femme assure le même rôle dans la pharmacie de Conakry à l'absence d'Amara. Chaque pharmacie sert de lieu de vente de produits médicaux qu'Amara et ses femmes préparent et emballent. Des étiquettes ornent ces emballages sur lequel le N'ko figure de manière prononcée, souvent juxtaposé au français. Tout comme pour les Diabatés, le N'ko est une entreprise familiale.

Mais l'amitié joue un rôle dans l'entreprise d'Amara aussi. A Kamsar, ville située à 3 heures de route au nord de Conakry, son ami Yaya Traoré gère une pharmacie. Mais Yaya vient souvent au cabinet d'Amara à Conakry pour extraire des dents—sa spécialité—et traiter d'autres maladies. Avant de faire le N'ko, Yaya fit des études d'infirmerie à l'Ecole de Santé Primaire de Boké, une ville minière non loin de Kamsar. Cette formation lui a donné une double connaissance. Dans ses traitements, il se sert des plantes, mais il se sert aussi des équipements biomédicaux : des pinces pour l'extraction des dents, des dents artificielles, de l'anesthésie pour la bouche, du coton, de l'alcool, des gants en caoutchouc, un bascule pour pèser les patients, et un stéthoscope qu'il utilise avec le tension-mètre d'Amara.

Ce genre de mélange est typique de la guérison N'ko. Dans un village non loin de Kankan, Sory et moi visitâmes une guérisseuse N'ko, Noumousso Sakho, en mai dernier.

Je la rencontra devant un étalagiste de livres N'ko à Kankan en fin 2008. Elle était venu traiter des patients en ville, ce qu'elle fit chaque semaine.

Sory et moi la surprîmes lors de notre visite. Elle était en consultation, mais elle insista à ce qu'on reste. Elle nous invita à prendre place dans sa maison. Une jeune femme s'asseyait au chevet de son lit. Noumousso s'asseyait sur son lit. Elle nous demanda les nouvelles, et on parla pendant quelques minutes. Ensuite, elle prit une petite bouteille d'un étagère sur la tête du lit. Dans la bouteille, un liquide jaunâtre. Elle ouvrit la bouteille et plongea un petit bâton dedans. Après quelques minutes, elle retira le bâton pour le regarder. Nous ne savons pas si la patiente était enceinte. Notre présence dut l'empêcher Noumousso de donner immédiatement le résultat à sa patiente. Un peu plus tard, pendant qu'on parlait, et après le départ de la patiente, elle rangea ses affaires, et elle sortit un tension-mêtre pour mieux l'emballer.

IV. Guérisseurs entre la science, l'occulte, et le capitalisme. Ce mélange de techniques médicales affichées par les guérisseurs N'ko comprend aussi la divination par l'écriture, le *kinyèla*, et par le rêve, l'*istickara*. Ces pratiques, tout comme la consultation du manuel médical le *Wanaa*, font partie intégrale des consultations d'Amara.

Dans le *kinyéla*, on dessine sur une feuille de papier quatres blocs composes de quatre rangs parallèles et horizontales remplis de traits verticaux. Ensuite, on tire de ces quatres blocs, de diverses manières, seize colonnes verticales de quatres éléments chacune où chaque élément consiste d'un trait vertical ou d'un pair de traits verticaux. Chacune de ces colonnes désignes une 'maison' (*bon*) à travers laquelle le guérisseur arrivera à discerner la condition médicale du patient. Amara le faisait pour 3.000 GNF francs (à peu prés soixante centîmes américains) dans ses consultations.[14]

Par contre, dans l'*istickara*, le guérisseur formule une intention (*miriya*) lors d'une nuit où il s'abtient de rapports sexuels. Il fera ensuite deux rakats. Puis il pourra demander Allah, par exemple, de lui faire savoir la cause de la maladie, les plantes qui peuvent la guérir, ou s'il peut la guérir lui-même. Ensuite il dort. Si tout va bien, les réponses à ses questions lui viendront en rêve. Pendant ce temps, son âme ambulant (*nin mèn bóra*) sera sorti de son corps pour aller à la recherche de la vérité. Tout cela peut se passer pendant une courte période de quinze à vingt minutes ou pendant plusieurs heures. Amara faisait l'*istickara* pour la plupart gratuitement, car il s'agît d'une prière.

On pourrait dire que ce mélange de pratiques musulmanes, divinatoires, homéopathiques, et biomédicales constitue précisément la culture populaire médicale dont Massé parle (Massé 1995 : 236). Mais la guérison N'ko n'est pas réductible à un mélange populaire et syncrétique entre l'homéopathie et la biomédecine non plus, car les guérisseurs N'ko visent non seulement à se contenter à une existence parallèle et subordonnée à la biomédecine. Ils savent qu'ils arrivent à la concurrencer dans des conditions précises. Et ils le savent grace à l'approche systématique envers les connaissances médicales que Solomana Kanté a prônée.

Selon une banderole dessinée qu'Amara Doumbouya pendait à côté de sa pharmacie à Kankan en 2009, on pouvait voir des dessins de toutes les conditions physiologiques et psychologiques qu'il pouvait traiter : les règles douleureuses, les maux de tête, la gâle, la jaunisse, les maux de reins, l'hémorroïde, le ventre balonné, les maux d'yeux, les maux de poitrine, la dysentérie, le paludisme, la grossesse, la tuberculose, les maux de ventre, les parasites, la faiblesse sexuelle, la peur de diable, le rheumatisme, les maux d'oreilles, la lèpre, les maux de dents, les morssures de serpent, les vomissements,

les fractures, la chaude pisse (la gonococcie), la gastrite, l'éléphantiase (filiariose lymphatique), l'enflure, l'épilepsie, la goître, les maux de poumons, et les troubles visuels. D'autres guérisseurs à Kankan que j'ai interviewés ont donné des listes semblables, plus ou moins uniformes, comprenant dans la grande majorité des conditions proprement dites « médicales ».

La démarche systématique qui caractérise la guérison N'ko n'est pas du même ordre que celle de la biomédecine. Mais cela ne doit pas occulter les prétentions de la guérison N'ko à une science, telle que Solomana Kanté l'a conçue. C'est justement cette approche que les guérisseurs N'ko vendent aux populations urbaines en tant qu'entrepreneurs d'une petite bourgeoisie naissante.

En plus, ce réseau de guérisseurs N'ko ne fait que s'étendre, des petits villages, tels que celui d'où vient Noumousso Sakho, jusqu'aux capitales régionales telles que Kankan où elle cherche des clients. Et des capitales régionales jusq'aux capitales nationales telles que Conakry, où Amara Doumbouya réside. Pour lier et renforcer ces circuits, les adeptes du N'ko ont crée des associations nationales et internationales. En Guinée, il y a le N'ko Dumbu ('l'Académie N'ko'), au Mali, le N'ko MCD (le 'Mouvement culturel pour le développement'). Et sur le plan international, il y a le Gnèyada ('Le groupe des leaders') et le N'bada ('Chez nous'). Ils organisent des rencontres de formation en N'ko, des prises de contacts et des échanges de connaissances. Les guérisseurs exposent entre eux de nouvelles découvertes sur les étapes et les techniques de diagnostic des maladies.[15]

C'est justement le gain dans la guérison N'ko qui fait souvent étendre ces réseaux. Les guérisseurs habitant les capitales nationales voyagent aussi dans d'autres capitales de

l'Afrique de l'Ouest. Actuellement Amara Doumboya et Yaya Traoré sont au Sénégal. Yaya Traoré arriva à Kankan juste avant le Ramadan pour dire qu'une connaissance à lui vivant à Dakar l'a motivé d'y programmer un voyage. Selon elle, des guérisseurs gagnent beaucoup d'argent à Dakar, tout comme les devins. En tant que guérisseur et devin, Amara décida d'accompagner Yaya.[16]

VI. Conclusion. Pour conclure, le N'ko constitue aujourd'hui un hybride de transfert privé de savoir, d'expertise médicale mises à la disposition du public, de commodification de produits, et de l'*istickara* gratuit. Cette approche à la guérison gagne du terrain à travers des réseaux autant locaux que transnationaux. Paradoxalement les guérisseurs s'organisent en associations agréées par l'Etat, mais ils opérent en même temps hors de sa maîtrise directe. L'univers N'ko existe indépendamment des écoles et hôpitaux de l'Etat, mais il rend souvent de pareils services aux populations pauvres et marginalisées pour qui ces institutions sont difficilement accessibles.[17]

Pour ces populations-ci, la guérison N'ko n'assure pas seulement une valeur « populaire », mais il promet de solutions savantes, systématiques, et abordables aux défis médicaux. Il promet aux guérisseurs un avenir indépendant des entraves de l'Etat, et il alimente leurs rêves bourgeois. Reste à savoir si la propriété intellectuelle de ces guérisseurs, si bien documenté par Solomana Kanté, sera respectée en tant que telle par l'Etat, l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle (l'OMPI), et les entreprises multinationales pharmaceutiques. Faudra-t-il faire appel aux devins?

Appendice

Tableau n° 1 : La biomédecine et le N'ko

Médecine/écriture occidentale	***Médicine/écriture N'ko***
Amères/distantes de ses « objets »	*Basiques/en union avec ses « objets »*
Etrangère au corps/à l'alphabétisation	*Convenable pour le corps/l'alphabétisation*
Etrangère/récente	*Ayant une longue durée en Afrique, transmise de famille en famille en langue locale/transmise de la même manière*

Endnotes

[1] Kanté en était un aussi en tant que marabout et marchand de kolas (Oyler 2001)

[2] On pourrait dire que le savoir N'ko constitue un genre de « African gnosis » (Mudimbe 1988) qui ne dépend pas directment du colonialisme. En tout cas c'est ce que Solomana Kanté cherchait lorsqu'il a inventé le N'ko.

[3] Le village est aussi appelé Koloni après son puits dont l'eau est réputée d'avoir des puissances occultes.

[4] Oyler a traduit les remarques de Marwa (recuillis dans des entretiens) en anglais. Hellweg les a retraduites en français.

[5] L'alphabet comprend vingt-six lettres, dont dix-huit consonnes, sept voyelles, et un son intermédiare qui s'appelle le *tèdó* qui donne un son semblable à celui transcrit en 'ng' en anglais.

[6] Un jour, Kanté a demandé des enfants de dessiner des lignes sur le sol. Ils les ont faits de droite à gauche. Kanté les a suivi (Oyler 2001 : 588-589).

[7] Le ton normal ne se marque pas.

[8] On a eu cette conversation dans le contexte d'un cours de méthodologie de recherche en sciences sociales que j'enseignais à l'Université de Kankan pendant l'année académique

2008-09. Je commençais en même temps mes études dans le N'ko. Je savais donc que Sory était guérisseur N'ko. Lorsqu'il cherchait un sujet à traiter pour sa thèse de master, je lui ai suggéré le N'ko.

[9] En maninkakan, on dit *basiso* pour dire 'pharmacie' ou 'maison de médicaments'. Comme les guérisseurs y tiennent des consultations aussi, on l'appelle aussi *dandaliso*, 'cabinet de soins' ou 'lieu de guérison'. On se sert de ce même mot *dandaliso* en maninkakan pour dire 'hôpital'.

[10] Tel que le *Manden Dófó*, 'Histoire mandingue'.

[11] Tel que le *N'ko lónko karan kafa fóló*, 'Premier manuel d'apprentissage du savoir N'ko'.

[12] En maninkakan, le mot *wanaa* désigne quelqu'un qui connaît beaucoup de choses. On dit, par exemple, *Ile'e wanaa le di*, 'Vous êtes [un] sage'.

[13] On n'a pas forcément besoin de posséder le *Wanaa* pour être guérisseur N'ko.

[14] GNF signifie « Guinée nouveau francs ». Ces francs ont apparu en 1985 après la forte dévaluation de l'ancienne monnaie, le syli.

[15] A la tête de l'association nationale malienne, N'ko MCD, est Mamadi Kéïta, un guérisseur renommé qui se déplace (au bon bourgeois) dans une voiture 4x4.

[16] Ce réseau international N'ko s'étend jusqu'en Egypte où Baba Mamadi Diané, d'origine Kankanaise, est professeur à l'Université de Caire. Là il fait publier des ouvrages en N'ko qui circulent et s'achètent dans des librairies N'ko à travers l'Afrique de l'Ouest.

[17] Au Mali et en Guinée, les institutions N'ko accroît dans un contexte de l'affaiblissement des institutions de l'Etat. Au Mali, les grèves d'enseignants continuent

d'année en année sans que les grévistes atteingnent leur but d'augmentation de salaires ou de primes d'habitation. Aux hôpitaux, certains soins prioritaires, tels que la césarienne, sont donnés gratuitement, ce qui fait que la compensation nécessaire manquent aux hôpitaux pour maintenir la qualité d'autres services (communication personnelle d'Abdel Aziz Ould Mohammed de la Croix Rouge Espagnole, Kayes). En Guinée, l'Etat se préoccupe de ses propres guerres de succession. La valeur du GNF chute. Les écoles et hôpitaux étaient déjà chers pour un grand nombre de personnes et troublés de grèves bien avant la chute du GNF.

Références

Amselle, Jean-Loup. 1990. *Logiques métisses : anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris : Editions Payot.

------. 1996. « Le N'ko au Mali ». *Cahiers d'études africaines* 36 (144) : 823-826.

Massé, Raymond. 1995. *Culture et santé publique : les contributions de l'anthropologie à la présentation et à la promotion de la santé*. Montréal : Gaëtan Morin.

Mudimbe, Valentin Yves. 1988. *The Invention of Africa : Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*. Bloomington : Indiana University Press.

Oyler, Dianne. 2001. « A cultural revolution in Africa : literacy in the Republic of Guinée since independence ». *The International Journal of African Historical Studies* 34 (3) : 585-600.

------. 2002. « Reinventing oral tradition: the modern epic of Souleymane Kanté. » *Research in African Literatures* 33 (1) : 75-93.